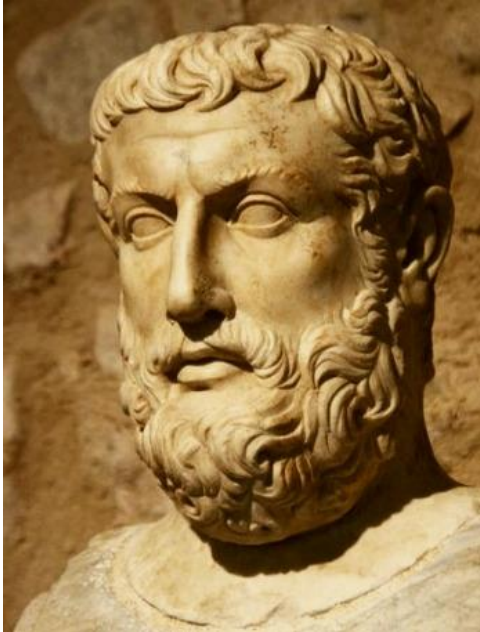


Fiche 2 – Parménide d'Elée



Vie

De la vie de Parménide, on sait peu de choses. Il est né à Elée, en Grande-Grèce, dans la Campanie, à la fin du VI^e s. avant J.-C. D'après le dialogue platonicien qui porte son nom, il aurait rencontré le jeune Socrate à Athènes âgé d'environ vingt ans. Ce qui permettrait de situer sa naissance vers 520, à la même période qu'Héraclite. Selon Diogène Laërce, la datation serait antérieure car Parménide aurait été à son apogée vers 500 av. J.C. et serait donc plutôt né aux alentours de 460. Ce qui en ferait plutôt un contemporain de Démocrite.

Fils de Pyrrhès, Parménide provient d'une riche famille d'Elée. Il fut peut-être législateur dans sa ville natale, mais l'on ne sait rien de son activité politique. C'est par son ami Aminias qu'il fût conduit à la vie de la sagesse. Contrairement à Héraclite, qui philosophe en solitaire, Parménide appartient à une école, dite l'école éléatique (nommée « italique » par Laërce). Très influencé par les pythagoriciens, qu'il tenait en haute estime au point d'élever une chapelle à la mémoire de l'un d'eux, appelé Diochaète, Parménide se rattache lui-même à Xénophane de Colophon (et non à Anaximandre d'Elée comme l'affirme Théophraste). Platon le présente comme le maître de Zénon, lui-même maître de Socrate. Selon une importante tradition, Xénophane serait donc le fondateur de l'école des Eléates, que l'on opposera à l'école ionienne. Développant d'abord une physique encore fortement pythagoricienne, Parménide acquiert une pensée beaucoup plus ontologique. Cette pensée de l'être est articulée à une épistémologie radicale. Il n'existe que deux voies : l'une mène à la vérité tandis que l'autre n'est qu'opinion.

Œuvre

Parménide est connu par une œuvre unique appelée *Péri physéos : Sur la nature*. Mais, tout le monde le nomme : le *Poème* (voir texte). Il s'agit en effet d'un poème didactique composé pour qu'il puisse être appris et récité. On peut ainsi le transmettre de bouche à oreille, à la manière des œuvres d'Homère. Il est scandé selon le rythme de l'hexamètre dactylique¹.

Une des particularités de ce Poème est d'être présenté comme le récit d'un voyage initiatique. Le philosophe s'y trouve emmené sur un char ailé que guident des « filles du Soleil ». Symbolisant la route de la connaissance, cette course aura pour terme la rencontre d'une déesse du nom d'*Alètheia*, ou *Mnèmosynè*, qui comblera le héros d'une double révélation.

Pensée

Pour éviter la sophistique², c'est-à-dire un langage qui peut fluctuer en fonction des situations et s'avérer contradictoire, le Poème présente deux voies :

« Allons, je vais te dire et tu vas entendre quelles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence ;

- l'une, que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de la certitude, qui accompagne la vérité ;
- l'autre, que l'être n'est pas: et que le non-être est forcément, route où je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire.

Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer ;

car le penser et l'être sont une même chose. » (Poème, II-III)

Le verbe « être » comme copule c'est-à-dire comme jonction d'un sujet et d'un prédicat (par ex : le chat est noir) doit correspondre au verbe « être » employé comme ce qui se passe

¹ Le vers dactylique est un vers dont la mesure est fondée sur le dactyle (doigt), à savoir un son composé d'une (phalange) longue suivie de (deux phalanges) courtes ou brèves.

² « Deux défenses : éviter la contradiction, la sophistique. Il est défendu de mélanger un sujet positif avec un verbe négatif, ou l'inverse équivalent, un sujet négatif avec un verbe positif : Non-Être est, ou Être, n'est pas ; telle est la « route de nuit » à barrer. Et il est encore défendu de se livrer à des jeux complexes mélangeant autrement l'être et le non-être, telle la phrase : être et ne pas être, c'est et ce n'est pas la même chose. Un tel mode du discours représente ou bien la dangereuse astuce de grands trompeurs, ou bien l'incohérence de gens tout à fait inconsistants, car l'incohérence du discours ne fait jamais que refléter l'inconsistance de l'homme. Ces lois extrêmement simples formulent pour la première fois l'exigence de ne pas se contredire. La manière sophistique consista, au contraire, à renverser les propositions de toutes sortes de manières, pour essayer les pensées qu'elles forment ou qui s'ensuivent. C'est ainsi qu'un Gorgias prononcera d'entrée de jeu contre l'éléatisme : Non-Être est, ou Rien n'est, accompagné par Protagoras, avec son Tout devient. Car ce fut un jeu sophistique que de développer côte à côte des discours qui se renversent. Parménide a voulu prémunir, sans succès, la Grèce contre les abus de la parole. » (Clémence Ramnoux, article « Parménide », Encyclopædia Universalis, 2004).

effectivement. Si le chat est effectivement noir, je dois **dire** qu'il **est** noir. Il est **défendu** de **dire** en même temps que le chat **n'est pas** noir. Autrement dit, lorsque le **langage** évolue indépendamment de la réalité, et que je peux l'attribuer indifféremment à ma guise à ce qui est ou ce qui n'est pas, il sort de sa fonction de **dévoilement** et donc de **vérité**. En grec, le terme « vérité » (*alètheia*) signifie littéralement « ce qui sort du caché » (*a-lètheia* : « dé-caché »), autrement dit ce qui se montre, se dévoile. A la vérité (*alètheia*), Parménide oppose l'opinion (*doxa*). L'opinion n'est pas assurée. Elle change en raison des avantages que l'on peut en retirer. Elle ne vise pas ce qui est, mais ce qui est avantageux. En politique, s'en maintenir à l'une ou l'autre voie, donne des applications et des résultats très différents. La sophistique mène à un relativisme, tandis que la philosophie doit conduire à une objectivité partagée par tous et toujours valable quelles que soient les circonstances.

Un auteur contemporain, Paul Ricoeur, parlera de la « **véhémence ontologique** » du langage. Le langage (*logos*) doit dire ce qui est (*ontos*) : d'où le mot « **ontologie** » qui désigne la « science de l'être ». Mais le problème de Parménide, est qu'il est trop absolu, ou trop radical, dans sa démarche. Pour lui, « penser et être » (*noein kai einai*) ne font qu'un. Il veut s'arrêter sur un terme au repos, sans considérer le mouvement de la pensée jusqu'à ce terme. Il ne veut pas passer par la nécessité d'une forme de contradiction, comme Héraclite le promet, avant d'obtenir le but recherché. Pour le dire de manière un peu prosaïque, trop pressé d'arriver au but, il ne s'embarrasse pas des aléas de la recherche. Il faudra attendre que Platon commette le « parricide » pour découvrir la dialectique qui va du mouvement au repos.

Dans le *Poème*, l'Un n'apparaît qu'une fois, et seulement comme attribut de l'être (*Fragm. VIII, 6*). Dans ce fragment, le plus long du *Poème*, l'Un est affirmé l' « Un, d'un seul tenant » (*hèn sunechès*)³. Cette « continuité »⁴ est celle où « tout est plein d'être ». Ainsi l'Un, « est-il tout entier d'un seul tenant : car l'être est contigu à l'être » (*VIII, 25*). Autrement dit, nulle place pour du non-être dans l'Un. « Immobile », l'Un est « sans commencement, ni fin ». La « genèse » ou la « mort » supposeraient un mouvement. Vu qu'il est **sans mouvement**, il est « **même dans le même demeurant** »⁵. Cette 'mêmeté' immobile est repos : « en soi-même, il repose ». Dans ce **repos**, l'Un est « immuable ». Cette immuabilité ne se dissout pas dans une infinité inachevée mais se maintient dans une limite ou rien ne manque. C'est pourquoi, l'Un est aussi une « sphère bien lisse ». Cette limite sphérique correspond au fait d'être entièrement pensé. La pensée s'arrête avec cette limite. En dehors de la continuité d'être de l'Un, « tu ne trouveras point le penser ».

³ « Il n'est point, non plus, divisible, puisqu'il est tout entier homogène, car il n'y a point, ici, un plus qui romprait sa continuité. Ni, là, un moins : mais tout est plein d'être. Ainsi tout est continu : être se presse contre être » (PARMENIDE, *Fragm. VIII, 6* ; trad. par J. BEAUFRET, *Le poème de Parménide*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 1955, p. 83).

⁴ Auguste DIES traduit par « Un, continu » in PLATON, *Œuvres complètes, t. VIII (1^{ière} part.)*, Parménide, Paris, PUF, 1957, notice, p. 13.

⁵ PARMENIDE, *Fragm. VIII, 29*.